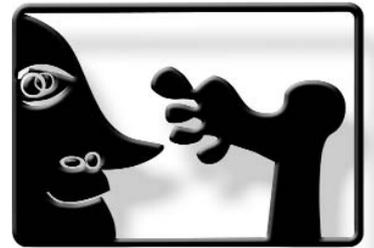




Coût d'impression : 30 cts



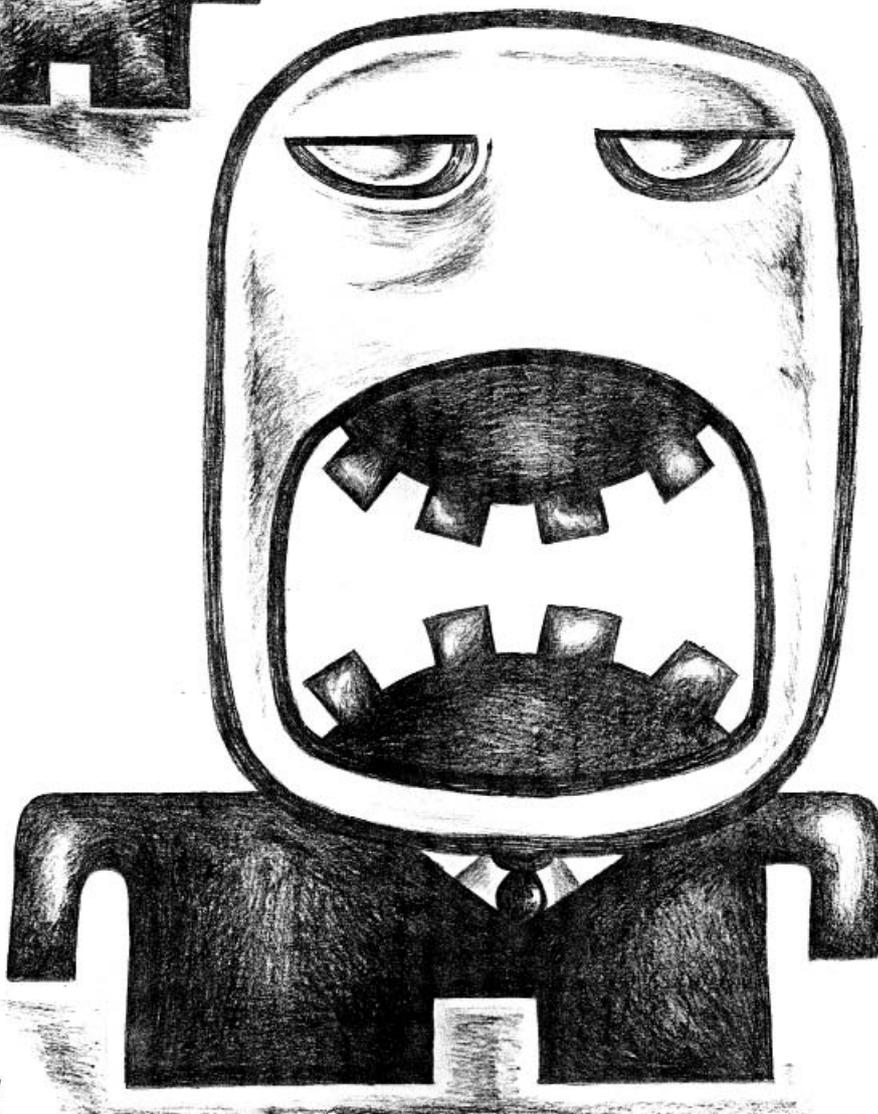
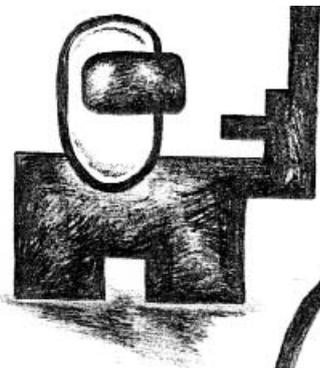
# Pieds du nez

N° 11 - Printemps 2008  
le journal qui se bat contre des moulins à vent

AARRG! AARRG!

DOSSIER

## Venezuela



2008

- Quand on veut se débarrasser de son chien, on dit...
- Chronique de Jeanne Neri : "Le scepticisme fatigué du néo-libéralisme post-moderne"
- Pourquoi le non l'a emporté lors du référendum au Venezuela
- Les médias et la polémique entre le Roi Juan Carlos de Borbon et le Président Hugo Chavez
- Rue de l'amour
- Les médias décryptés par l'OBM



# Quand on veut se débarrasser

.. "La bande à Basile", ce "groupuscule d'agitateurs in-  
■ conséquents", en créant "une  
cours de récré de la fac de lettre"  
au 6 rue de la Madeleine, "se  
moque ouvertement du monde".  
"Ces baladins", "ces Zozos jus-  
qu'au-boutistes" qui "préten-  
dent expérimenter un projet  
culturel" ne produisent en réa-  
lité qu'"une logorrhée d'enfant  
terrible pétrie d'incantation sans  
rien de concret" car "il ne suf-  
fit pas, en effet de souffler dans  
un didgeroodoo ou de marteler  
un djembé en artiste autopro-  
clamé pour se propulser d'au-  
torité dans le parnasse". "Le  
soviet autogéré de Battant",  
"détestant le droit et la société",  
avec ses "arguments déloyaux  
et de mauvaise fois", ses "ten-  
tatives pour trouver tous les  
subterfuges juridiques", "à force  
de vouloir naviguer contre vents  
et marées est parti à vau-l'eau  
avant de s'échouer" entraînant  
avec lui les "groupuscules anar-  
chistes" qui l'ont soutenu\*.

Ainsi s'exprime l'Est républi-  
cain, à propos d'un groupe de  
personnes qui ont pris l'initia-  
tive de squatter, à Besançon, des  
Bâtiments municipaux inoccu-  
pés pour mener une expé-  
rience socio-culturelle auto-  
gestionnaire. Au ton racoleur,  
aux propos insultants et diffamatoires dignes des grandes  
heures de la presse collabora-  
trice, vient s'ajouter une pra-  
tique du "journalisme" plutôt  
douteuse. Non contents d'igno-  
rer les activités qui se déroulent  
dans les lieux depuis sept mois,

les "journalistes" s'emploient  
carrément à les nier, quand ils  
ne peuvent faire autrement que  
d'en parler. Ainsi d'une "déam-  
bulation festive qui n'existe  
pas", sans doute parce que celui  
qui a écrit ces mots a préféré re-  
garder ailleurs, rayant ensuite  
d'un coup de crayon cet évé-  
nement au regard de tous ceux  
qui n'avaient pas choisi ce sa-  
medi là pour se promener en  
ville.

Pour réaliser un reportage il  
faut également aller sur "le ter-  
rain" pour y interroger "les ac-  
teurs", n'importe lesquels,  
n'importe comment. Résultat,  
on se retrouve avec une demi-  
page d'interview d'un "membre  
du collectif" qui s'avère en réa-  
lité être un SDF qui fréquente  
les lieux. Rien n'arrête cepen-  
dant le chasseur de scoop, qui  
n'a même pas été capable de sai-  
sir le nom de son interlocuteur  
mais s'obstine à le bombarder  
de ses interrogations haute-  
ment philosophiques du type :  
"A part réinventer le camp scout  
et la MJC, quelle est votre ori-  
ginalité?" "Reste que le projet  
de confluence 6 semble être de  
ne pas en avoir. N'est-ce pas un  
peu court?" et, pour finir en  
beauté "autonomie est l'un des  
mots-clé du collectif. N'est-on  
pas là dans la chanson d'Hi-  
gelin Autonomie/Lobotomie?".  
Face à un tel débordement d'ob-  
jectivité, on ne peut qu'être ad-  
miratif et, si l'on n'apprend rien  
sur ce fameux collectif, on peut  
en revanche se régaler de la  
pensée profonde du journalis-  
te qui quant-à elle crève l'é-

cran et nous en dit long sur les  
préjugés qui l'animent.

À ce beau tableau, il ne manque  
plus que l'image, la preuve que  
j'y étais, et que j'ai tout vu.  
Quand on en a pas? et bien on  
la fabrique. On reprend des  
vieilles photos, on raccom-  
mode les morceaux, on les arran-  
ge pour les faire coller au plus  
près du texte. C'est rapide et ça  
ne coûte rien, qui verra la diffé-  
rence entre un jongleur et un  
autre, un musicien du mois de  
mai et un de septembre?

Le problème, on s'en rend  
compte ici n'est pas tant que ce  
type de projet puisse avoir des  
opposants, ni même que ceux-  
ci puissent exprimer leur rejet  
et le déverser où bon leur semble  
en utilisant le vocabulaire qui leur  
convient. Il réside essentielle-  
ment dans le fait que ce dis-  
cours haineux se mélange à  
l'information au point qu'il ne  
soit pas possible, pour qui ne  
connait rien du sujet, de parvenir  
à distinguer l'un de l'autre. L'in-  
formation se perd ici dans les  
méandres du discours idéologique,  
les faits sont broyés, tordus,  
déformés afin de venir s'inscrire  
dans l'étroitesse de la pensée  
de l'"auteur". Et c'est cette  
bouillie que doit avaler le lec-  
teur qui, au fil des articles est  
progressivement conduit à par-  
tager le mépris et la haine pour  
cette chose qu'il ne connaît pas  
et dont il ne sait souvent rien.

Le pouvoir du "journaliste" tient  
en effet dans cette idée qu'il  
travaille à relater des faits et  
que même si l'on ne partage  
pas son point de vue, les faits  
eux demeurent intangibles.  
Mais les faits sont aussi nom-  
breux que les regards que l'on  
pose sur eux et les jeux d'é-  
clairage dont ils font l'objet peu-  
vent en donner des images  
radicalement opposées. La vé-  
rité des faits disparaît lorsque  
ceux-ci deviennent l'objet d'un  
discours et il ne suffit pas de dire  
"j'ai vu ça" pour pouvoir deve-  
nir le témoin privilégié d'une  
réalité complexe. Voir n'est pas  
savoir et ce n'est pas les quelques  
minutes que le journaliste passe  
en compagnie des "acteurs" qui  
lui permettent de saisir le sens  
profond de ce qui se passe. Le  
seul sens dont il dispose est le  
sien propre, son "flair" et celui  
de ses bailleurs de fonds, ré-  
dacteurs en chefs à la carrière  
ascensionnelle, entrepreneurs  
non dénués d'amitiés politiques.

Il est ainsi aisé pour celui qui  
se présente comme un lien entre .../...



\*Extraits d'articles parus dans l'Est républicain les 5, 22 et 25 novembre 2007, sous la plume de M.M. Pierre Laurent, Christophe Dollet et Yves Andrikan.

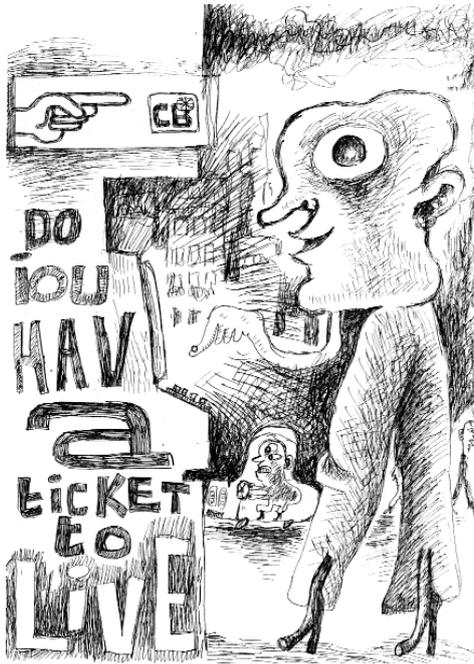
# de son chien, on dit...



.../... une réalité et ceux qui s'y intéressent indirectement de manipuler l'opinion de ses lecteurs en leur fournissant une vision des choses adaptée au discours idéologique qui l'accompagne. S'il tente de réinterpréter les faits dont il a ainsi pris connaissance, le lecteur ne peut fournir qu'un raisonnement qui, s'il n'est pas adossé à de solides références venant d'ailleurs, semblera toujours bancal, tiré par les cheveux comparé à cette démonstration sans faille qui semble relier tout naturellement le discours du journaliste à la réalité. Comment un raisonnement juste peut-il se construire sur des données tronquées voir erronées? Ainsi, si celui qui partage les à priori journalistiques va se trouver conforté dans ses préjugés et sa vision apeurée de tout ce qui bouscule les normes de cette société à laquelle il a appris à s'identifier, celui qui aurait plutôt tendance à éprouver une certaine sympathie pour ce type d'expérience risque de se trouver quant-à lui complètement désarçonné. Est-ce vraiment aussi nul qu'on le dit? Si non, qu'est-ce qui peut bien conduire quelqu'un à s'en faire une opinion aussi mauvaise? L'ensemble de la population partage-t-elle ce point de vue négatif au point que l'on puisse se permettre ce type de torchon haineux sans risquer de choquer? Finalement, s'il ne renvoie pas rapidement dans ses cordes idéologiques l'auteur de ces calomnies, le lecteur risque de se laisser entraîner sur la pente du défaitisme et de la désillusion que l'on a savonnés pour lui. Il se sentira seul, impuissant, désespéré sur la capacité de l'homme à pouvoir exercer une quelconque influence sur son existence, il ouvrira une bouteille de bière et retournera à ses mots croisés. Ainsi, en lisant, sans nécessairement en avoir conscience, une presse baignée dans l'idéologie dominante, individualiste et réactionnaire, l'individu qui ne partage pas nécessairement ce point de vue sur le monde risque cependant de se trouver influencé par le ton définitif de ceux qui se savent du bon côté du manche et par leur vision tronquée de la réalité qui évacue ou déforme tout ce qui ne peut être mis au crédit de la libre entreprise et du capital triomphant.

Cette "liberté" qu'a le journaliste de pouvoir jouer avec la

réalité pour n'en retenir que ce qui l'intéresse devrait également, à l'autre bout de la chaîne, susciter une vive méfiance chez le producteur d'événements, l'activiste du réel qui a lui aussi toutes les chances de se trouver pris au piège du discours médiatique. Une fois mis en mots et en images, il risque en effet de se transformer en pantin, en guignol que l'on agite pour manipuler les foules. Tant qu'il peut être utile, on exploite son image; s'il devient gênant, il se métamorphose aussitôt en monstre hideux, en épou-



vantail, en terroriste sur lequel il devient possible de cracher sans vergogne, d'épuiser sa haine et son ressentiment avant qu'il ne disparaisse. Son image ne lui appartient pas, il n'a sur elle que peu de maîtrise et il n'a guère de chance de se sortir indemne d'une campagne de calomnie à laquelle il ne peut pas répondre; c'est pourquoi l'homme du réel a toutes les raisons du monde de se méfier de sa "médiatisation", de la transformation de son être et de son action en "information". Il serait sans doute pour lui beaucoup plus prudent de résister aux sirènes de la popularité facile que procure un article qui, en le transformant en "objet médiatique" le prive de son existence subjective, de sa capacité d'action. En effet, comment refuser un "mauvais" article lorsque l'on s'est satisfait d'un "bon"? Accepter de déposer son image dans les mains de ses adversaires idéologiques est une forme de suicide couramment pratiqué par

les acteurs de la gauche radicale qui s'étonnent encore, une fois parvenus sous le feu des projecteurs de s'y faire traîner dans la boue. La bataille de l'information ne peut être menée dans des médias acquis au système, elle doit s'engager contre eux, et le premier moyen de discréditer leur parole est de refuser de prêter le flan à leurs flatteries comme à leurs critiques. Et il serait tant que l'on s'aperçoive qu'il vaut souvent bien mieux ne pas figurer à la une des grands journaux plutôt que de s'y voir tourné en ridicule. Un rejet massif des journalistes par les acteurs sociaux entraînant la disparition de nos écrans de quelques sujets qui font épisodiquement les choux gras des 20 heures en mal d'usagés pris en otages ne pourrait-il pas finir par aiguïser la curiosité de quelques citoyens-(télé)spectateurs?

Si l'objectivité totale qui permettrait au réel de traverser le cerveau du journaliste sans y subir la moindre transformation demeure une utopie, il est cependant possible de chercher à produire une autre information avec d'autres méthodes, à partir d'autres approches du monde, faisant appel à d'autres formes de subjectivité. Une information qui, tout en demeurant consciente du filtre par lequel elle doit passer, ne s'interdit cependant pas de mener les quelques investigations qui lui permettent d'approcher les différentes facettes de la réalité exposée et d'accompagner son récit des faits de données sur la manière dont il a été produit. S'il n'y a pas d'information objective, il peut en revanche exister une démarche journalistique honnête que chacun pourrait apprendre à distinguer de la soupe idéologique à laquelle nous sommes actuellement quasi exclusivement soumis. Travailler à reconstruire des canaux d'information fiables, trouver un moyen de les populariser et de leur donner du crédit auprès d'une population habituée à être bombardée d'une masse informe de données contradictoires n'est sans doute pas une mince affaire mais tant que cela ne sera pas le cas, il est illusoire de penser qu'une solidarité puisse se construire sur une large échelle, entre des gens qui ne se connaissent pas et que les médias capitalistes mondialisés font tout pour séparer.

# Chronique de Jeanne Néri :

## « Réflexions un peu philosophiques au fil de lectures »

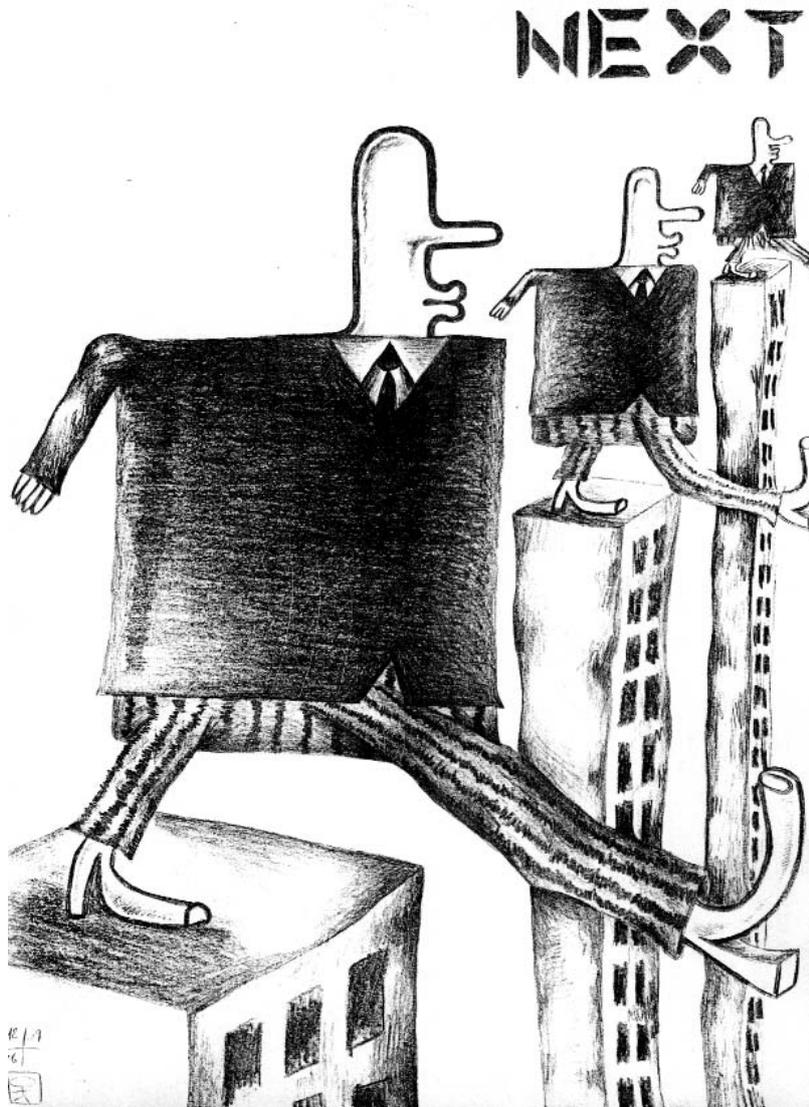
### *Le «scepticisme fatigué» du néo-libéralisme post-moderne*

**M**ême le processus de construction du sujet humain se trouve chamboulé aujourd'hui. En effet, le sujet moderne du XVIII<sup>e</sup>, Kantien, critique, n'était pas autonome automatiquement à la naissance, contrairement à ce que suggère l'anthropologie du Marché aujourd'hui. L'individu des Lumières devenait sujet, c'est-à-dire autonome, en se libérant de ce qui l'assujettit : dieux, rois, tyrans, opinion dominante... Il n'admettait que les obligations qu'il se donnait raisonnablement, qui le liaient aux autres, et à sa parole qu'il devait honorer... Parce que noblesse oblige et que cet « individu-là » avait bien quelque chose de noble.

Le sujet moderne freudien, lui aussi, ne se construit qu'en affrontant le conflit entre l'autorité (père, norme, Autre quel qu'il soit) qu'il trouve à son arrivée au monde, et son propre désir. Il doit veiller, à ce que son surmoi, (intérieurisation des interdits) ne l'empêche pas de vivre, de s'épanouir, d'inventer, de résister, malgré le sentiment –utile– d'une

dette quelque part... ..C'est cette résistance, cette gestion personnelle du conflit psychique interne qui caractérisera sa singularité de sujet ainsi devenu autonome.

Mais aujourd'hui où l'individualisme dominant a perverti la notion d'individu en le décrétant autonome dès le départ, comment peut-il se construire ? Quelle autonomie, par rapport à quoi ? Peut-on sortir de la sujétion sans y être préalablement entré ? Il ne doit rien à personne, ni au passé, ni à la vérité détournée aujourd'hui en transparence, ni à la collectivité, et donc ni à la République, qui se réfère à l'intérêt général. Aucune dette envers personne sinon son intérêt. Il doit tout à lui-même, y compris ses échecs, ses maladies, son chômage. Cette liberté sans libéra-



tions n'est-elle pas l'illusion d'un sujet « flottant, » sans repères ? ... N'aboutit-elle pas au scepticisme, au nihilisme ? Pas celui, lucide, d'un Nietzsche qui prônait la venue d'un homme nouveau, libre, mais celui de ce que Dufour, dans « L'art de réduire les têtes », appelle le « scepticisme fatigué »...

# Pourquoi le non l'a emporté lors du référendum au Venezuela

Par Mauricio R. Alfaro

5 décembre 2007

Ph.D. en sciences politiques Université du Québec à Montréal, Canada

**L**e Président vénézuélien Hugo Chávez, en acceptant le verdict du non sorti des urnes référendaires ce dimanche 2 décembre, a reconnu que sa réforme constitutionnelle n'est pas passée. Cette réforme constitutionnelle proposait des changements en profondeur dans ce pays ; et le plus controversé parmi ceux-ci, était bien celui qui lui donnerait le droit de se représenter de manière indéfinie lors des élections présidentielles au Venezuela. Certains voyaient-là, sous forme déguisée l'installation d'une dictature à vie, par la voie électorale. À notre avis, c'est, dans cette perspective, habilement exploitée par l'opposition, que se trouve, une des causes pouvant expliquer l'échec de la réforme constitutionnelle proposée par Hugo Chávez.

En effet, tout semble indiquer, que la propagande anti-chaviste avait concentré tout son pouvoir médiatique autour de la fabrication de l'image d'un Chávez « dictateur consommé » alertant, tant l'opinion publique nationale qu'internationale, sur les changements constitutionnels proposés par cette réforme comme autant de moyens d'amplifier le pouvoir du tyran ; celui-ci menant le Venezuela tout droit, vers le communisme dans une version philo castriste.

Cette propagande soigneusement montée visait la disqualification du processus référendaire et des institutions du Venezuela. D'après l'opposition tout était contrôlé par Chávez. Ce qui signifie, que pour le cas où le oui l'aurait emporté, tout semble avoir été mis en place pour disqualifier les résultats du référendum et, à partir de là, aggraver la déstabilisation du pays. À ce plan, que Chávez et les chavistes avaient appelé le « Plan tenaille », ils allaient opposer un autre, dénommé « Plan contre-tenaille ».

Heureusement pour le Venezuela, cette grande tension a été désamorcée grâce à l'attitude de Chávez (lui que la propagande médiatique nationale et internationale avait présenté comme le dictateur assoiffé de pouvoir) reconnaissant, tout de suite après que les résultats de l'événement politique ont été livrés, la victoire du non. Il s'est incliné ainsi devant, ce qu'il a appelé, la volonté de la nation. Puisque d'après lui, la nation de manière souveraine, a fait son choix.

C'est dans ce contexte, en commentant les résultats officiels du référendum lors de son message à la nation, qu'il a dit que l'époque des fraudes électorales au Venezuela est révolue. Selon sa vision, le Venezuela a atteint, à travers un processus se concrétisant de plus en plus en chaque élection et à chaque référendum, un bon niveau de maturité politique. Ceci lui permet aussi de mieux envisager son destin. Chávez, après ces réflexions, a remercié autant ceux qui ont

voté pour la réforme que ceux qui ont voté contre elle.

À ces derniers, il a présenté ses félicitations pour leur victoire qui doit également, selon ses dires, leur montrer que la voie est ouverte pour résoudre pacifiquement les problèmes du pays par la participation démocratique. C'est dans ce même ordre d'idées, que Chávez a fait un appel à l'opposition l'invitant à délaisser le chemin de la violence, de la déstabilisation et du boycott des institutions vénézuéliennes. Il les a invité enfin à se constituer en véritable opposition pour planifier le futur et faire du Venezuela un grand pays.

Cette attitude et ces appels de Chávez nous incitent à nous questionner et à réfléchir dans le sens suivant : Etant donné que le référendum du 2 décembre et ses résultats montrent que Chávez et le chavisme peuvent être vaincus par la voie électorale, la droite vénézuélienne va-t-elle être capable d'organiser une véritable alternative de pouvoir ? Autrement dit, va-t-elle être capable de surmonter ses tentations putschistes et sa tendance permanente à disqualifier Chávez dans ses campagnes médiatiques avec l'objectif de se défaire de Chavez à n'importe quel prix ; comme ceci a été le cas durant le coup d'État de 2002 ?

À notre avis, si la droite fait ce choix, cela va exiger qu'elle reconnaisse que Chávez et le chavisme ne sont pas la cause de la déchirure politique actuelle du Venezuela ; mais aussi qu'elle accepte que la montée du chavisme est la résultante de tout un processus dont elle avait été l'artisan principal en permettant que se développent d'un côté la jouissance de tous les privilèges et de l'autre côté la misère avec ses effets néfastes pour la grande majorité des Vénézuéliens. Bref : la droite vénézuélienne doit accepter que Chávez et le chavisme ne sont que l'expression d'un état de choses qui, depuis longtemps, avait atteint le niveau de l'insupportable dans une société qui réclamait, depuis toujours, un système socio-économique plus juste.

La force de Chávez se trouve justifiée dans le fait que par son action politique et socio-économique, les oubliés du Venezuela s'intègrent, pour la première fois de leur histoire, comme des citoyens à part entière dans l'espace politique national. La droite vénézuélienne, comme d'ailleurs toute la droite en Amérique latine, doit en conséquence comprendre, que l'unique source de stabilité politique se trouve dans la construction d'un nouveau modèle économique, politique et social qui ait pour fondement la poursuite des solutions aux problèmes urgents de la grande majorité de sa population.



# Les médias et la polémique entre le Roi Juan Carlos de Borbón et le Président Hugo Chávez

Par Mauricio R. Alfaro  
26 novembre 2007

Ph.D. en sciences politiques Université du Québec à Montréal, Canada

6

## Introduction

Lors de la clôture du Sommet Espagne-Amérique-Latine qui s'est tenu au Chili du 8 au 10 novembre (2007), le Roi d'Espagne Juan Carlos de Borbón a fait montre, aux yeux de l'Amérique latine et du monde entier, d'une attitude très éloignée du respect et des normes élémentaires de la diplomatie internationale. En effet, dans une posture outrée et le regard haineux, le Roi Juan Carlos de Borbón a lancé sur un ton comminatoire (pour ne pas dire impérial) au

Président Hugo Chávez - comme s'il s'agissait du dernier de ses serviteurs - l'invective suivante : « Pourquoi tu ne la boucles pas ? ». Les images transmises par la télévision espagnole, nous montrent dans la même séquence, le Président espagnol José Luis Zapatero, le visage et le regard inquiets, propres de celui qui a saisi la gravité de la situation. Il faut prendre en considération que c'est sur ces images et ces actes peu diplomatiques, que la dernière rencontre Espagne-Amérique Latine prenait fin. Au cours de ce Sommet, le consensus a été établi de rédiger un document final sous le thème central de la réunion : la cohésion sociale. Certains y verront peut-être

l'ironie de l'Histoire.

Dans la présente réflexion, nous allons d'une part, tenter de comprendre les mécanismes de la manipulation médiatique soumettant toute information à une dialectique

simpliste que nous appelons : celle du bon et du méchant. Ensuite, nous tenterons d'éclaircir, ce qui a provoqué la colère du Roi à l'égard du Président Hugo Chavez et l'inquiétude que nous avons pu lire sur le visage et le regard du Président José Luis Zapatero.

## Les bons (le bien) et les méchants (le mal)

Pour comprendre la polémique entre le Roi Juan Carlos de Borbón et le Président Hugo Chávez, il va falloir dépasser la simple vision manichéenne du conflit, telle que présentée par les médias. Ceux-ci semblent préoccupés, depuis toujours, de fabriquer une image simpliste des conflits sociaux dans le souci de réduire ou d'occulter (par tous les moyens possibles) les intérêts socio-économiques qui provoquent les luttes politiques. La technique semble déjà connue : il s'agit de situer d'un côté, les bons ; de l'autre côté, les méchants. Dans une version qui rappelle la lutte apocalyptique entre le bien

et le mal.

Dans le cas concret de l'Amérique latine, pour saisir les effets dévastateurs de cette technique des médias il s'agit simplement de se souvenir de l'histoire toute récente de la région : celle où le bien et le mal s'y affrontaient dans une guerre totale. À cette époque les médias, à travers des campagnes très bien montées, avaient représenté le bien par ces forces qui se battaient pour la liberté contre les forces inspirées ou manipulées par le mal, l'ex URSS et son agent inconditionnel, Cuba. C'était l'époque des dictatures militaires et des escadrons de la mort dont le coup d'État contre le gouvernement démocratiquement élu de Salvador Allende restera le symbole d'une période où la mort et le désespoir régnaient dans la région. À présent, à l'instar de cette période traumatisante, la région glisse progressivement vers une nouvelle version de guerre totale entre le bien et le mal. Sauf que cette fois, le bien y est représenté par les forces se battant pour sauvegarder la démocratie versus les forces du mal incarnées dans le populisme régional.

## La procédure médiatique

La polémique entre le Roi Juan Carlos de Borbón et le Président Hugo Chávez offre, à notre avis, un cas test pour clarifier le rôle des médias dans la fabrication simpliste de l'information telle que décrite ci-dessus. Pour avoir suivi quotidiennement les nouvelles et les analyses de l'événement qui nous occupe, nous notons que dans la mise en scène (où les rôles.../...



.../... du bon et du méchant ont été répartis), le Roi Juan Carlos de Borbón joue le rôle d'un libéral et, par définition, un partisan de la démocratie. Par contre, Hugo Chávez joue le rôle d'un populiste radical et, par définition, antidémocratique.

Les thèses qui s'affrontent sont ainsi campées : démocratique versus antidémocratique. Notons que cette fixation se réalise à l'intérieur d'un cadre de référence culturelle à sens unique où la démocratie de contenu libéral est proposée comme le modèle politique par excellence. (Comme une chose naturellement bonne). Par ce biais, la démocratie libérale est auréolée (consciemment ou inconsciemment) de toutes les vertus. Elle est : civilisée, moderne, pacifique, ouverte, tolérante et ainsi de suite. Et, à cause de toutes ces qualités inhérentes, il est tout à fait normal qu'elle se voit et se propose comme la Référence.

De cette manière n'importe quel pays, lorsqu'il implante son modèle politique, doit tourner son regard vers cette Référence pour savoir, s'il est proche ou éloigné du modèle démocratique. Par les temps qui courent il s'agit, pour se guider dans un monde en constante évolution, de bien connaître les règles (ou peut-être vaut-il mieux dire, le catéchisme) du jeu démocratique : des élections libres périodiquement organisées, État minimal laissant toute la place à l'épanouissement du marché libre. Si le gouvernement d'un pays déterminé reprend cette recette, il peut, indépendamment des conditions de vie matérielle de ses citoyens, se considérer comme faisant partie des gouvernements démocratiques. Bien entendu, à l'opposé, se trouvent ces pays éloignés de la norme démocratique (universelle). Ils sont, inévitablement, antidémocratiques (entendre dictatoriaux) et jetés, par le fait même, dans une sorte de monde à part ; là où règne

l'irrationalité, l'archaïsme et l'intolérance.

C'est à l'intérieur de cette dialectique simpliste du bon et du méchant (où se concrétise de la part des médias une soigneuse manipulation de symboles (et croyances) populaires qui fixe l'opinion des gens) que les événements sociaux vont s'expliquer. Pour l'exemple concret qui nous occupe (la polémique entre le Roi Juan Carlos de Borbón et le Président Hugo Chávez) quel autre type de dialogue pouvait-on prendre en considération (tenant compte du cadre référentiel culturel décrit plus haut) entre un démocrate et un anti-démocrate.



Autrement dit, comment un démocrate comme le Roi pouvait-il ramener à la raison un radical populiste tel que Hugo Chávez? Alors, pour le Roi, l'unique alternative qui lui restait c'était de lui imposer silence en criant : « Pourquoi tu ne la boucles pas? » Acte qui, selon la télévision et la presse espagnole, a été approuvé et même célébré en Espagne et en Amérique latine, puisque selon elles, les peuples de cette région sont fatigués de l'impertinence langagière (de la diarrhée verbale chronique de Chávez, selon un article paru dans The Economist (Serrano (1)) et des menaces du dictateur Chávez. Selon une émission espagnole, cette

interprétation trouve sa confirmation dans le fait que l'opposition vénézuélienne a fait de cette même phrase le slogan principal de sa campagne pour contrer le référendum du deux décembre dans ce pays.

Tentons maintenant de dépasser les regards simplistes des médias et leur vision manichéenne des conflits sociaux ; car ils sont plus intéressés à la forme (assaisonnée d'épithètes chargées d'une forte dose d'émotivité) qu'au contenu des débats. L'exemple de The Economist cité ci-dessus n'a pas été l'exception sinon la règle. Interrogeons-nous sur les faits qui auraient pu provoquer la réponse colérique du Roi, de même, que l'attitude inquiète du Président José Luis Zapatero.

### Ce que les médias occultent

Avant le 10 novembre, jour de clôture du Sommet Espagne-Amérique latine au Chili, le journal La Jornada (dans son éditorial du 11 novembre édition électronique (voir bibliographie)) note que dans cette réunion, et pour la première fois chose incroyable, commente l'éditorialiste, les entreprises espagnoles ont été l'objet de fortes critiques de la part des chefs d'État d'Argentine, du Venezuela et du Nicaragua.

Juan Carlos Monedero (professeur et consultant politique espagnol), dans l'émission de la télévision espagnole 360 grados canal 3 tente, également, de situer les événements qui ont précédé le 10 novembre ; et il note, que le sommet avait été inauguré par le président du Patronat espagnol et que, lors de son allocution, il a insulté les gouvernements d'Argentine, du Venezuela et de la Bolivie. Il mentionne, également, que le Président Kirchner a questionné la médiation du Roi espagnol dans le conflit qui oppose l'Argentine à l'Uruguay, à cause d'une usine papetière. La raison, le Roi peut être

...Suite page suivante...

## ...Suite de la page précédente...

en conflit d'intérêts. Dans le même ordre des choses, il signale que Aznar (ex-président espagnol) fait des constantes critiques au gouvernement vénézuélien et que le parti politique d'Espagne le PP (parti populaire) a envoyé des conseillers politiques pour déstabiliser le gouvernement de Hugo Chávez.

Ces commentaires et ces observations font voir qu'avant le 10 novembre, il y avait déjà une ambiance très tendue entre les participants à ce Sommet et que l'incident du 10 n'a été, que la mise à jour éclatante des visions inconciliables que les acteurs politiques ont sur la région. Les uns, en faveur du modèle dominant (le néolibéralisme), les autres, critiques de ce courant de pensée. C'est ce que l'on peut déduire des observations de Carlos Fernandez (professeur de philosophie) dans l'émission espagnole, mentionnée ci-haut. Selon ce dernier, ce jour-là, il y a eu, dans la conduite des débats, des irrégularités qui ont été permises par le médiateur

de l'événement, la Présidente du Chili Michelle Bachelet. Le fait est, d'après Carlos Fernandez, que l'ordre des interventions a été bouleversé par le Président José Luis Zapatero ; puisque après l'intervention du Président Evo Morales, le participant suivant devait être, selon l'agenda, le Président Daniel Ortega. Le Président José Luis Zapatero a donc pris la parole à un moment qui ne lui était pas réservé. Et c'est son allocution qui a provoqué la dérive de l'événement. Pourquoi ?

Dans son discours prononcé dans le cadre du Sommet, le Président Evo Morales a soutenu, qu'en Bolivie tous les problèmes rencontrés trouvent leur origine dans la nationalisation des hydrocarbures. Il disait : « Nous parlons d'une cohésion sociale, mais il serait mieux de parler d'une cohésion des Présidents pour impulser un nouveau modèle économique qui ne soit pas neo-libéral. » Il a ajouté : « Dans le cas de la Bolivie, les privatisations, les enchères ne sont pas une solution à ses problèmes. Messieurs les Présidents, les services d'eau, les services électriques et d'autres ne peuvent pas être sous contrôle de l'entreprise privée. » C'est également dans ce contexte, que le Président Évo Morales a fait un appel, pour qu'une nouvelle

teurs externes ne peuvent pas être minimisés, en faisant allusion au coup d'État de 2002 contre son gouvernement que Aznar avait appuyé. Or c'est à ce moment, dans cet échange de mots entre Zapatero et Chávez, que le Roi a perdu le contrôle et a crié à Chávez : « Pourquoi tu ne te la boucles pas. » Chávez commençait précisément à détailler les événements du coup d'État et à qualifier Aznar de fasciste. Après Zapatero, ce fut le tour du Président du Nicaragua qui a entamé son discours en disant, que la grande erreur des Latino-américains (faisant allusion à la phrase « si quelqu'un de l'extérieur ») était de ne pas s'unir pour protéger leurs intérêts. « C'est là notre plus grande erreur! C'est ce qui fait que nous soyons soumis aux

intérêts des Européens, des Yankees, c'est là, notre grand erreur ! » Ensuite, il a dénoncé la transnationale Union Fenosa, une entreprise espagnole, en l'accusant d'utiliser des méthodes de fonctionnement propres aux gangsters (Ortega, Daniel).

C'est ce contexte (non médiatisé) qui, à notre

avis, explique d'une part, la réponse colérique du Roi d'Espagne contre Chávez et qui, également, justifie l'inquiétude se faisant jour sur le visage et dans le regard du Président José Luis Zapatero. Nous croyons qu'il prenait conscience, que quelque chose de grave était en train de se produire. En effet par son passé historique, Espagne se voit comme le pont entre l'Europe et l'Amérique latine, l'alliée naturelle de la région. Il nous semble également que cette relation privilégiée et considérée stratégique pour.../...

avis, explique d'une part, la réponse colérique du Roi d'Espagne contre Chávez et qui, également, justifie l'inquiétude se faisant jour sur le visage et dans le regard du Président José Luis Zapatero. Nous croyons qu'il prenait conscience, que quelque chose de grave était en train de se produire. En effet par son passé historique, Espagne se voit comme le pont entre l'Europe et l'Amérique latine, l'alliée naturelle de la région. Il nous semble également que cette relation privilégiée et considérée stratégique pour.../...



.../... l'Espagne, est aussi celle par laquelle ce pays veut redorer son image et annoncer son retour comme puissance économique sur la scène mondiale. Or les pointes de lance de cette reconquête sont précisément les transnationales espagnoles.

En contrepartie cependant, comme on l'a vu dans le Sommet Espagne-Amérique latine, les transnationales espagnoles ont été fortement critiquées comme inféodées au modèle néo-libéral et montrées du doigt comme puissant facteur extérieur de déstabilisation et appauvrissement dans les pays de la région. On peut dès lors se demander si dans un tel contexte on peut parler de « cohésion sociale ». Puisque comme le dit Chávez : « il ne peut y avoir cohésion sociale avec les politiques néo-libérales, avec un capitalisme vorace, avec un impérialisme et avec ces traités de libre échange qui accentuent les asymétries et les inégalités (de nos pays) » (cité par Rivera, Ricardo).

### Conclusion

Pour conclure, retournons à notre discussion touchant la procédure médiatique et à sa tendance à simplifier l'information par la technique décrite ci-dessus, qui consiste à situer d'un côté, les bons, de l'autre côté, les méchants. Nous l'avons vu dans la polémique entre le Roi Juan Carlos de Borbón et le Président Hugo Chávez, le premier est présenté comme un démocrate et, par définition, bon ; et le deuxième, par contre, est présenté comme un antidémocrate et, par définition, un méchant. Aussi cette procédure médiatique est bien connue en Amérique latine et, comme nous l'avons dit, la conscience collective garde en mémoire l'exemple du gouvernement démocratiquement élu de Salvador Allende et sa fin tragique, exemple-type parmi d'autres.

Dans le cas de Salvador Allende, toutes les initiatives

prises par son gouvernement pour étendre la démocratie aux exclus du Chili, pour rendre son pays plus humain, plus autonome, etc., se buttaient sur l'accusation qu'il était un communiste. Dans le cas concret de Chávez, nous voyons que la même procédure est en train de s'appliquer, le motif cette fois se fixe dans l'épithète « populiste radical ».

Et c'est justement ici, que nous croyons détecter en quoi consiste la force de la procédure médiatique : il s'agit, pour elle, d'abstraire les acteurs politiques de tout rapport avec la réalité, c'est-à-dire des intérêts socio-économiques qui provoquent les conflits politiques (tel que nous tentons de le démontrer précédemment), pour les fixer au niveau de la manipulation des symboles culturels. À ce niveau la vérité ne se discute pas, puisque : les démocrates sont bons, les antidémocrates, méchants. En déclarant Chavez « populiste radical » on sous-entend « antidémocrate » et donc méchant parmi les plus méchants ; peu importe qu'il ait gagné 9 élections consécutives dans son pays.

### Bibliographie

DEL CASTILLO, Nelson. Venezuela, víctima del totalitarismo mediático, <http://www.rebelion.org/noticia.php?id=58226>  
EDITORIAL. El rey está nervioso, <http://www.jornada.unam.mx/2007/11/11/index.php?section=edit>  
LOPEZ, Mercedes. Las palabras de Chávez, [pagina12.com.ar/diario/elmundo/4-94564-2007-11-12.html](http://www.pagina12.com.ar/diario/elmundo/4-94564-2007-11-12.html)  
ORTEGA, Daniel. Cuáles son las mentiras que le dijo Daniel a los espa-

ñoles ? En qué momento insultó a Borbón ?, <http://www.rebelion.org/noticia.php?id=59272>

PAGINA 12. Por qué no te callas?, [pagina12.com.ar/diario/elpais/1-94516-2007-11-1.html](http://pagina12.com.ar/diario/elpais/1-94516-2007-11-1.html)

PAVLOVSKI, Eduardo. El exabrupto, [pagina12.com.ar/imprimir/diario/elmundo/subnotas/94589-29940-2007-11-1](http://pagina12.com.ar/imprimir/diario/elmundo/subnotas/94589-29940-2007-11-1)

RIVERA, Ricardo. Por qué no te callas ? El Faro (El Salvador, San Salvador) 19-11-07

SERRANO, Pascual(1). El País contra Chávez, fuego a discreción, <http://www.rebelion.org/noticia.php?id=59219>

SERRANO, Pascual(2). El día que Juan Carlos de Borbón dijo algo que no le habían escrito ? En línea?, <http://www.rebelion.org/noticia.php?id=58865>



# Rue de l'amour

- Rue de l'Amour...

J'aimerais habiter.

- Pourquoi ?

- Pourquoi pas ?

- Et puis encore ?  
- j'aimerais sentir le foutre me couler entre les jambes, rue de l'Amour. Oui !

- aHa.

- Il me fera l'amour...

- Qui !

- Celui que j'aimerai.

- Comment sera-t-il ?

- Grand, fort, brun... Ou petit peut-être... Enfin, tant que ce sera rue de l'Amour, qu'importe.... Il devra être attentionné.

- Je t'ai coupé, excuse moi. Tu disais « Il me fera l'amour ».

- Oui ! Il me ferait l'amour cinq fois par jour, rue de l'Amour.

- Ne serait-ce pas un peu lassant.

- Il sera alors l'heure de se séparer. Ce serait une rue de cris... Ou plutôt de gémissements. Parfois de hurlements. Pas toujours. Aucune position ne serait proscrite. Tant que l'amour sera la seule motivation.

- Quelles positions ? Peux-tu les décrire ?

- Je ne sais pas... Levrette, 69, la position du légionnaire le plus souvent.... Et toutes les autres connues et inconnues. Je ne connais pas le Kamasutra par coeur... Lui le connaît, il m'apprendra, on inventera. On lirait ensemble la philosophie du tantrisme.

- Seulement en duo ?

- ...

- As-tu déjà essayé autrement.

- Non...

- Et tu aimerais ?

- ... Je ne sais pas... Peut-être... Enfin, s'il veut. Mais les autres seront masqués. Ils ne seront que des instruments de notre propre plaisir, de la réalisation de notre amour. La rue de l'Amour n'est pas un lieu de baise. Elle serait un lieu de découverte de soi et de l'autre. Parce que l'esprit ne fait qu'un avec le corps.

- Tu es sûr de ça ?

- De quoi ?

- Que l'esprit ne fait qu'un avec le corps.

- Bien sûr ! ...

- Peux-tu expliquer ?

- Absolument pas ! Une idée, comme ça. Enfin, une intuition plutôt.

- Et encore ?



- Les lits seront immenses.

Les appartements très mal insonorisés. Il serait excitant de savoir que chacun t'entend. Parfois ce sera très énervant, mais jamais exaspérant. Il me prendrait parfois sans douceur, se préoccupant que de son plaisir. Pourtant, c'est lors de ces séances que ma jouissance serait la plus grande. Certains jours mes seuls repas seront son sperme. Epais et chaud.

- C'est un de tes fantasmes.

- Non, mais là-bas sans doute c'en sera un. Tout serait différent. Aucune gêne, aucun à priori social. Rien que le désir et surtout l'Amour. Rue de l'Amour, quoi !

- Combien de temps y vivrais-tu ?

- Peut-être un ou deux ans, sans doute moins. En tout cas avec lui. Peut-être déménagerions-nous pour vivre ailleurs. Il y a aussi des chances pour que je reste avec quelqu'un d'autre. Cela dépend surtout de l'envie de reprendre une vie normale, de fonder un foyer, de travailler. Enfin, pour moi, le travail...

- Comment vivriez-vous ?

- On vivra.

- Sans argent ?

- L'argent n'est qu'un leurre...

- N'est-il pas nécessaire.

- Non ! ...

- ...

- Tu crois que je rêve ?

- Non.

- Que j'idéalise ?

- Non plus.

- Alors quoi ?

- Que tu te trompes.

- Salaud !

- Excuse-moi. Décris-moi le 10 juillet de cette année-là.

- Le matin, je me réveillerai. Enfin... Plutôt en début d'après-midi, ou au milieu. La chaleur sera atroce. Il sera allongé près de moi... Nu, sans aucune couverture. Je me tournerai pour le voir. Un filet de lumière fera une raie sur son ventre. Son pénis sera collé à sa cuisse par du sperme séché. Je prendrai alors conscience des deux croûtes blanches faisant un dessin obscène sur l'intérieur de mes cuisses. Soudain, il sourira dans son sommeil. Un sourire d'enfant repu. Cela me fera rire un peu et je poserai .../...

.../... ma tête sur sa poitrine pour entendre sa respiration et les battements de son coeur. Bien sûr, il se réveillera et posera sa main sur mes cheveux. Puis, elle glissera sur mon visage... Son pouce s'introduira dans ma bouche et frôlera mon palais. Je sentirai alors le désir se propager en moi. Je collerai mon ventre contre sa hanche. Sa verge commencera à se redresser doucement. Ma main s'en emparera alors pour le masturber doucement. Lui ne bougera pas et continuera à me fouiller la bouche. Quand, enfin, son sperme éclaboussera mon ventre, atteignant même mes seins, l'horloge du quartier sonnera six heures, presque inaudible au milieu des rires étouffés, des gémissements de plaisir venant de toute part. Tout ceci aura eu lieu sans aucun bruit de notre part...

- Et ensuite...

- ...

- ...

- Je prendrai un paquet de cacahuètes et lui tendrai. Puis, je me lèverai pour sortir et me rendre dans la salle de bain commune à tous les habitants de l'étage.

- Nue ?

- Oui, bien entendu... Par chance, elle sera inoccupée. A cette heure ce serait très rare ! Je me glisserai alors dans une eau brûlante parce que j'adore ça. J'aurai envie de hurler de douleur. J'aurai l'impression de sentir mon coeur s'arrêter. Puis, petit à petit une envie de faire à nouveau l'amour me prendrait. Je penserai alors à lui. Il se sera endormi et je resterai longtemps dans le bain, presque une heure, malgré les coups frappés à la porte, à raison d'une toutes les deux minutes environ. Enfin, quand la faim me tirailera trop je sortirai de l'eau pour retourner dans notre chambre. Le paquet de cacahuètes serait vide et je lui jetterais un regard noir...

- Hum.

- ...Mais, lui, sourira dans son sommeil. Je m'habillerai alors pour me rendre dans une autre rue. J'entrerai dans une boulangerie et je dirai à la jeune serveuse : « J'habite rue de l'Amour et je n'ai plus rien à manger. » Elle me donnera les croissants invendus de la veille, très bons après être chauffés au grille-pain.

- Ha Ha. Rien que ça.

- Oui, car elle saura que quand une occasion se présentera, je viendrai lui donner un peu d'argent, comme aux autres commerçants. Et parce qu'elle comprendra qu'il y a deux mondes dans ce quartier. Celui de l'Amour et celui de l'Argent. Elle saura aussi que l'amour s'introduit de temps en temps dans le monde de l'Argent, mais que l'argent est banni du monde de l'Amour. Je rentrerai donc avec une dizaine de croissants. Je les ferai griller et en mangerai une partie, en gardant une autre pour Lui à son réveil. D'ailleurs, il serait réveillé et mangerait avec moi. Il serait toujours nu et moi habillée d'une robe d'été très légère, sans rien en dessous. On verra mes tétons pointés à travers le tissu. Trop de plaisir les aura rendus durs comme du bois. Il

s'amusera à me les pincer à la moindre occasion. Cela m'énervera sensiblement mais je rirai pour ne pas gâcher son plaisir. De toute façon, il finira par changer ses pincements en caresses. Mon souffle se fera plus court. Il m'embrassera et nos dents se heurteront par mégarde. Nous rirons. Un peu gênés quand même. Il me prendra par la taille et me portera pour me poser sur la table entre les déchets de nourritures, les papiers couverts de graisse. Ensuite... Il s'introduira en moi. Lui debout, moi couché. Je lui dirai de ne pas bouger et en me déhanchant doucement je nous ferai jouir. Très peu de foutre se répandra dans mon vagin. La fontaine se serait tarie...

- Et puis ?

- Mes gémissements en amèneraient d'autres dans les appartements alentours comme le cri d'un oiseau provoque parfois ceux de ses congénères...

- Ensuite...

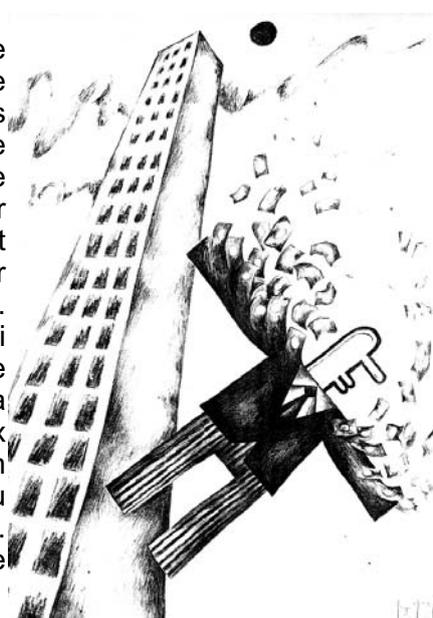
- Ensuite nous resterons enlacés longtemps. Dans cette position inconfortable nous aurons presque tendance à nous endormir. Lui se sera plié en deux

pour poser sa tête sur mon épaule. Sa respiration me calmera lentement. Une envie de pleurer me prendra. Tristesse et joie mêlées. Il finira par se redresser et sortira de la chambre. Sans doute pour se rendre aux toilettes. Il y restera longtemps. Peut-être se lavera-t-il également. Allongée sur la table, je tournerai la tête vers la fenêtre pour voir, dans l'appartement en face, d'autres corps nus, sans mouvements. Je prendrai une feuille posée près de moi. Je lirai un de ses poèmes. Je ne comprendrai pas et reposerai la feuille. Ma robe sera remonter sur mes seins. Je la redescendrai, prise soudain d'une pudeur absurde. Je me lèverai pour ranger un petit peu la pièce. Une culpabilité m'assaillira à la vue des

taches sur le drap du lit. Je le couvrirai. Les battements de mon coeur raisonneront dans ma tête. L'angoisse me forcera à stopper toute activité pour m'appuyer contre un mur et attendre qu'il revienne. Dans une mi-obscurité...

- ...

- Quand il reviendrait, il comprendrait aussitôt et viendrait me prendre dans ses bras. Sans un mot. La bonne odeur du savon m'indiquera qu'il se sera lavé. Puis, après un moment, il me proposera de sortir se promener. Je lui demanderai un peu de temps mais me dégagerai pour commencer à m'habiller. Je lui serai reconnaissance. De la même façon que la veille, l'avant-veille... Je mettrai ma robe dans le panier de linge sale malgré qu'elle sera propre. Je pousserai le vice jusqu'à mettre une culotte et un soutien-gorge. Lui, sourira en me voyant faire. Discrètement... Il serait tout de même étonné par son excitation grandissante. Grossissante, disons... Ce qui lui ferait prendre conscience de sa nudité. Il se dépêcherait d'enfiler un jeans et un tee-shirt. Son uniforme pour sortir.



# Les médias décryptés par l'OBM\*

(\* l'Observatoire Bisontin des Médias)

**MEURTRIERE, LA GUERRE DES CHEMINOTS (France 2)**

Les JT de 20 H de France 2 (21 et 22 novembre) toujours aussi dynamiques et imaginatifs dans la démonstration de l'impopularité des grèves, nous balancent à présent que le stress engendré par le mouvement des cheminots provoque des accidents de la route (en fouillant bien ils ont trouvé une conductrice de deux

roues légèrement heurtée par une voiture pressée). Paraît aussi que la sécurité sociale en prend un coup en raison d'une augmentation des consultations médicales et des prescriptions de tranquillisants. Sans compter les habituels gros plans des usagers en colère.

On comprend bien cette colère, et nous joignons aux usagers pour insulter patronat et Etat.

**BRUNO JULIARD, l'interlocuteur favori des journalistes**

La rébellion estudiantine traduite par les journaux télévisés de France 2 (décidément chaîne d'Etat) est devenue un mouvement minoritaire et anti-démocratique vus les référendums favorables à la reprise des cours. Pourtant, Libération du 13 novembre, l'émission riposte d'Arte du 19 novembre, ... nous affirment que ces référendums comptabilisent les voix de 25% des étudiants.

Foutus à la porte des facs, les journalistes de l'AFP reviennent par la fenêtre ouverte par l'UNEF, avec un Bruno Juliard qui devient porte-parole du mouvement étudiant, porte-parole comme les aiment les journalistes, c'est-à-dire flexible et conciliant (donnant même un interview chez Mc Donald au moment du CPE), et peu farouche aux réformes de la Pécresse endurcie.

## MIRACLE !

(l'Est Républicain du 23 novembre 07, p.1)

Signé Pierre Taribo à propos des conflits sociaux : « Grâce à ses talents de communicateur, Nicolas Sarkozy avait la réputation de marcher sur les eaux... ». On n'en doutait pas. Avec une bonne cohorte de CRS, et la presse en poche, le président PDG des français marchera bientôt sur des os .

## L'ANACHRONIQUE AMERIQUE LATINE

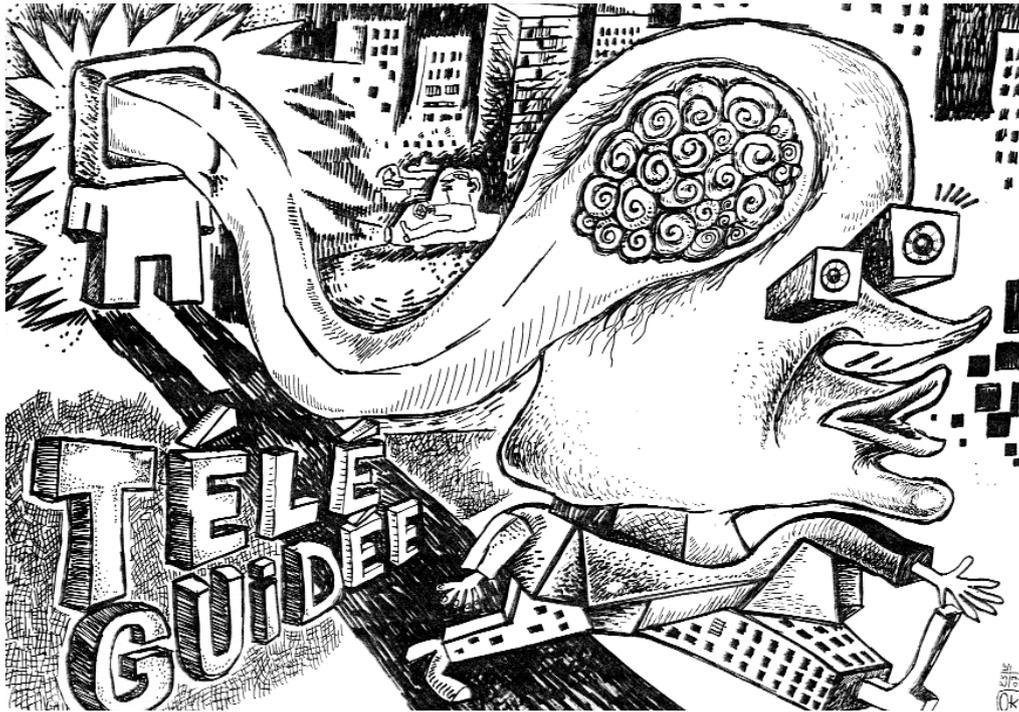
Le quotidien Le Monde (23 novembre, p.20) s'adonne une fois de plus à son exercice préféré. Un article traduit du journal espagnol El Pais rapporte l'incident du « pourquoi tu ne la boucles pas » lancé par le roi d'Espagne à Hugo Chavez, agacé par la « vulgarité » du président vénézuélien et sa façon de mener table ronde. Quelques passages éberluants méritent d'être relevés « L'enseignement le plus évident de ce psychodrame, c'est qu'il existe encore une Amérique latine anachronique, démagogique, inculte et barbare, et que ce serait une perte de temps et d'argent que de tenter de l'associer à la communauté civilisée, démocratique et modernisatrice que les sommets latino-américains aspirent à créer ». Suivent d'autres propos tout aussi acides sur la légitimité du gouvernement Chavez.



# De quoi s'plaint-on ?

(L'Est Républicain du 23/11/07, p.27)

Extraits des propos de Jacques Marseille, professeur à la Sorbonne, aux questions de l'Est Républicain (toujours à la recherche des bons interlocuteurs) sur le pouvoir d'achat : « le porte-monnaie du consommateur n'est pas vide » car « si les français décident d'acheter un écran plat à Noël, ils verront que les prix ont baissé de 80% ces quatre dernières années », quant à la hausse des produits de base « ils ne pèsent pas lourds dans le budget moyen du français ».



## PATER NOSTER qui êtes à l'Elysée

Sarkozy notre tartine eucharistique est le père de la patrie. Ferme, il ne concède qu'une gâterie à la fois (gel des charges patronales pour les pêcheurs et répercussion du coût sur le prix du poisson). Familier jusque dans le tutoiement, il affiche sa proximité. Juste, il fait libérer les journalistes impliqués dans l'affaire des l'arche de Zoé (ça peut toujours servir). Protecteur dans ses apparitions multiples, il est le gardien de notre inconscient. Pour mémoire. 1993, prise d'otages d'enfants dans une école maternelle : Sarkozy occupe le champ des caméras et disparaît au moment où le preneur d'otages est abattu.



## Exprimez-vous dans O Pieds du NeZ

Vous pouvez envoyer vos textes, dessins ou photos par mail à l'adresse ci-dessous

La rubrique *C'est arrivé près de chez vous* est appelée à réapparaître si des témoignages d'événements exceptionnels (artistiques, culturels, sociaux, ...) nous arrivent.

**Radio** : AARRG ! anime une émission de radio sur Radio BIP chaque quatrième jeudi du mois à 19h30, retransmise le mardi suivant à 13h. Les précédentes émissions peuvent être écoutées sur le site de aarrg Besançon

Contact : [aarrg-besac@no-log.org](mailto:aarrg-besac@no-log.org) - Informations : [aarrg-besancon.chez-alice.fr](http://aarrg-besancon.chez-alice.fr)

# POUR NOEL

OFFREZ-VOUS

# LE GRAND FRISSON ...

Dans le 45<sup>ème</sup> épisode de ses aventures, le terroriste psychopathe sanguinaire est encore plus terroriste, encore plus psychopathe et... encore plus sanguinaire

Vous allez adorer!



"De l'action, du sang, du sexe: époustouflant! Un grand moment d'émotion"  
*Libération*

"Le jeu des acteurs, la finesse du scénario, la qualité de la mise en scène font de cette histoire à rebondissements une aventure à ne manquer sous aucun prétexte."  
*Télérama*